**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
**Band:** 8 (1870)
**Heft:** 21

**Artikel:** Lettres à mon ami Paul
**Autor:** Emile
**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-180850

**Nutzungsbedingungen**
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 14.12.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

Huitième année. N° 21. Samedi 21 Mai 1870.

# CONTEUR VAUDOIS

## JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

**Paraissant tous les Samedis.**

**PRIX DE L'ABONNEMENT :**
Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. ; trois mois, 1 fr.
Pour l'étranger : le port en sus.

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, place de Saint-Laurent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

### Le grand Hôtel des Salines.

Il est au pied des Alpes, à huit ou dix minutes du beau village de Bex, un endroit délicieux, un petit plateau plein d'attrait et de poésie, presque ignoré jusqu'ici, tant il se dissimule modestement derrière les monts qui le couronnent. En montant de Bex à Frenières, on peut passer maintes fois tout auprès sans que rien en fasse soupçonner le charme ; mais si l'on se donne la peine de faire quelques pas sur la droite, on ne tarde pas à voir s'ouvrir un des plus riants panoramas de la contrée.

La dent du Midi, cette reine des Alpes, toujours belle dans sa coupe hardie et gracieuse, domine le fond du tableau. Le regard embrasse, en outre, presque tout le val d'Illiez, si large, si spacieusement évasé, avec ses champs cultivés, ses belles forêts et ses nombreux villages dont les clochers brillent au loin. Derrière soi, des pentes boisées où la vue se repose sur un vert tendre ; puis, au second plan, les hauteurs de Frénières et de Gryon.

C'est ce petit plateau, d'où l'on jouit de toutes ces beautés naturelles, qui attira l'attention d'une société d'actionnaires constituée dans le but d'y fonder un hôtel et un établissement de bains salés. Cet endroit charmant mais solitaire, connu seulement des habitants de la localité, ne tarda pas à prendre de l'animation. De grands marroniers y projetaient leur ombre légère ; un beau matin, la cognée les coucha par terre, un chemin s'ouvrit, et, dans un court espace de temps, s'éleva la belle construction dont l'organisation est des mieux entendue, la direction excellente, et qui s'apprête aujourd'hui à recevoir de nombreux hôtes du pays ou de l'étranger.

L'hôtel est d'une architecture simple, mais d'un goût irréprochable ; il s'harmonise heureusement avec l'encadrement que la nature semble lui avoir préparé ; c'est un véritable hôtel-chalet qui se trouve parfaitement chez lui dans ces lieux pittoresques aux agréments desquels il vous convie de la meilleure grâce.

Les alentours de l'*Hôtel des Salines* se sont rapidement embellis ; rien n'a été négligé pour les rendre attrayants ; de beaux gazons, des massifs de fleurs, des grottes, des cascades y réjouissent les yeux ; et pour faciliter l'accès des ombrages qui se penchent sur le flanc de la montagne, des sentiers, dont les lacets en adoucissent la pente, ont été pratiqués pour les promeneurs.

Une grande pièce d'eau, où l'art s'est borné à utiliser ce que la nature avait déjà fait, est alimentée par une source abondante, un jet puissant envoyant au loin, suivant les caprices de la brise, sa poussière d'eau rafraîchissante sous laquelle les arbres voisins semblent incliner complaisamment leur front.

Jeudi dernier, un joyeux banquet réunissait dans la grande salle du nouvel hôtel près de cent convives, actionnaires ou invités, venus de divers côtés pour en inaugurer l'ouverture. Un menu digne des plus gourmets, des vins délicieux, la musique entraînante de l'orchestre de Beau-Rivage, plusieurs toasts et discours pleins de cordialité et de bons mots, que nous regrettons de ne pouvoir reproduire faute d'espace et de temps, firent de cette réunion une véritable fête dont tous les visages portaient l'empreinte à l'heure du retour, malheureusement trop hâtée par l'horaire de l'Ouest-Suisse. L. M.

### Letires à mon ami Paul.

Lausanne, 30 avril 1868.

Ayant quelques instants à te consacrer aujourd'hui, je reprends le récit commencé dans ma précédente lettre. — Je crois t'avoir déjà dit dans une de nos longues et intimes conversations du soir que Lausanne, ville romaine, ou Lausonium, était située au pied des collines dont les dernières ondulations se perdent dans la plaine de Vidy. Les uns attribuent la ruine de cette cité à la chute d'une montagne qui aurait obstrué le cours du Rhône à quelque distance de son embouchure. Les eaux accumulées, rompant leur digue, firent monter le niveau du lac à une telle hauteur que toutes ses rives furent submergées. D'autres historiens prétendent que Lausonium fut détruite par l'incendie. Je ne m'arrête pas plus longtemps sur ce fait et je passe immédiatement à l'époque bourguignone.

J'arrive à l'an 500, c'est-à-dire au moment où se dessinent un peu nettement les premières lueurs de notre histoire.

Un pauvre évêque, nommé S^t Prothais, fut le premier personnage qui, dans ces temps reculés, attira l'attention sur la colline, où, 60 ans plus tard, on commençait à bâtir la ville de Lausanne.

Les forêts recouvraient presque en entier le pays de Vaud, à l'exception de rares éclaircies où nos ancêtres construisaient leurs cabanes. Sous la domination romaine quelques endroits avaient bien été défrichés et mis en culture, mais l'invasion des barbares, la destruction des bourgades et des ha-

meaux, la dispersion de leurs habitants rendirent à notre pays son aspect sauvage et désert; la nature reprit son empire et les forêts étendirent de nouveau de tous côtés leurs ombrages et leurs solitudes. Les habitations étaient clairsemées; par-ci par-là on voyait s'élever au-dessus des chênes touffus la fumée d'une chaumière isolée, d'une métairie dont les défrichements et les champs cultivés n'empiétaient que lentement et avec peine sur le domaine des grands arbres. « Là, dit un historien, c'était la cellule d'écorce d'un saint ermite faisant fleurir le désert, ou un monastère au milieu de défrichements commencés; ailleurs, une tour de pierre pour le maître et ses compagnons, avec les appartements, cuisine, bûcher, cellier, étable et chenil, puis les huttes des serfs, accroupies et parquées alenlour. »

Les pentes de Lavaux, dont une partie avait été cultivées sous les Romains, étaient alors désertes; les ronces croissaient seules où mûrissent aujourd'hui les vins généreux du Désaley.

Te représentes-tu, mon cher ami, l'ancienne Helvétie, recouverte de ce voile de verdure, de cette longue forêt prolongeant ses ondulations sur les montagnes et dans les vallées, puis, au-dessus, les cîmes des Alpes, les hauteurs mélancoliques et hardies dominant cet océan de feuillage et de rameaux?

Tel était cependant l'aspect du pays au temps de St-Prothais.

Nos évêques vivaient alors dans une simplicité toute primitive; ils n'avaient ni le palais de monseigneur Marilley, ni les équipages de monseigneur Dupanloup; leur culte était sobre de cérémonies et leurs églises pauvres de reliques et d'ornements; le clergé n'était pas encore assez éclairé pour inventer des dogmes et faire des papes infaillibles.

Dépositaires de la foi chrétienne et missionnaires de la civilisation, les évêques, charpentiers, laboureurs, architectes, maçons, poètes, artistes, savants et historiens, étaient à la tête des travaux manuels aussi bien que des travaux spirituels. On les voyait parcourant la contrée un bâton noueux à la main, allant de l'une à l'autre des nombreuses métairies qu'ils cultivaient de leurs propres mains. Le soir, assis sur la colline, ils s'occupaient à sculpter l'érable, comme le font aujourd'hui nos bergers des hautes Alpes; et le vase rustique ou la petite statuette allaient ensuite orner quelqu'une des églises semées de loin en loin dans la forêt.

Une légende raconte que sur la colline de la Cité, ombragée par les chênes du bois de Sauvabelin, qui s'étendait jusque-là, et à l'endroit même où s'élève aujourd'ui la Cathédrale, un bûcheron, qui s'était blessé avec sa hache, fut guéri miraculeusement par la Vierge. En mémoire de cet événement, St-Prothais y fit construire une modeste chapelle qu'il dédia à Notre-Dame de pitié.

Par un beau soir d'été, l'évêque, assis près de là, contemplait le paysage et se laissait aller à une douce rêverie. Le soleil à son déclin dorait les cîmes des Alpes qui se reflétaient dans les eaux pures du Léman. La nature était silencieuse; aucune voix humaine, aucun bruit n'animait ces bords; à de longs intervalles seulement, le cri de quelque bête fauve se faisait entendre dans les collines boisées de St-Laurent et de St-François,* au pied desquelles le ruisseau coulait de cascade en cascade. Le croassement des grenouiles dans les fonds marécageux du Pont et de la Palud, annonçait l'approche de la nuit.

Tout à coup une idée, pleine d'enthousiasme et d'espoir, s'empare du bon évêque. A la vue de ce lac qui lui rappelait le triste destin de Lausonium; à la vue de ces trois collines assises les unes à côté des autres, il conçut le projet d'élever à la place de sa petite chapelle une grande église autour de laquelle viendraient se grouper les habitants du pays disséminés dans les clairières des forêts.

Une mort prématurée ne permit pas à St-Prothais de donner suite à cette idée religieuse et philantropique. Elle fut reprise par son successeur Marius, qui choisit ce lieu pour y fonder son église et y établir le siége du vaste diocèse, qui s'étendait de l'Aubonne à la Veveyse et du Léman au rivage de l'Aar. Une ville ne pouvait manquer d'être construite autour du temple dédié à Notre-Dame. L'évêque et le clergé y établirent d'abord leur demeure, et peu de temps après quelques familles nobles se fixèrent sur la colline parallèle au lac, qui prit le nom de colline du Bourg. Plus tard, les marchands et le commun peuple se répandirent entre les deux collines, dans les vallons marécageux du Pont et de la Palud, et sur une troisième colline, qui prit le nom de St-Laurent.

Telle est, mon cher ami, l'origine de cette ville dont un poète a dit:

Soit lointaine, soit voisine
Ou chrétienne ou sarrazine
Il n'est pas une cité
Qui dispute, sans folie,
A Lausanne, la jolie
La pomme de la beauté;
Et qui, gracieuse, étale
Plus de pompe orientale
Sous un ciel plus enchanté.

Tout à toi, Emile ***

* Si j'emploie ici des noms que ces lieux ne reçurent que beaucoup plus tard, c'est afin d'en faciliter la description.

---

Aujourd'hui que les lignes ferrées sillonnent en tous sens les cinq continents, que la locomotive promène partout son long panache de fumée, rompant la monotonie des grandes plaines, s'engouffrant sous nos montagnes, réveillant de son sifflet magique tous les villages, tous les hameaux, et les appelant à la vie, et au mouvement du siècle; aujourd'hui que nous ne savons plus marcher tant nous avons l'habitude de voyager en vagon; que nous nous croyons perdus alors qu'à deux lieues de notre domicile une circonstance imprévue nous a fait manquer le train, il est difficile de se figurer que les chemins de fer n'ont pas toujours existé et qu'il n'y a pas très longtemps encore les diligences et les pataches étaient pour nous les moyens de transport à grande vitesse.

On est singulièrement étonné cependant des préjugés et des répugnances que ces chemins de fer,